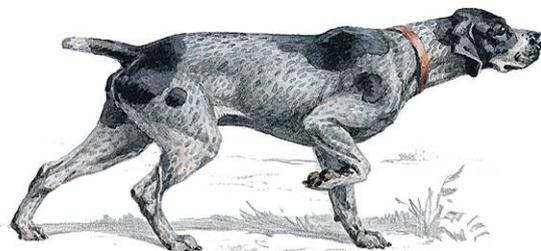


Langhe.

La protivophilie s'attache à étudier l'œuvre de F. Merdjanov, et ce dans les moindres recoins de celle-ci. En tant qu'adepte d'une écriture a-agnostique, chaque mot, même le plus anodin, peut receler chez F. Merdjanov un sens caché, ou pas, voire *des* sens cachés, ou pas. La protivophilie, par sa gnosie du rien comme élément d'ubiquité, agit comme un chien de chasse ; ainsi, lâché dans la partie bio-nécrologique des *Analectes de rien*, le chien protivophile s'est arrêté sur le mot *Langhe*.

Rien n'échappe à la protivophilie.¹



1. Un auteur, une langue.

Pavese, Cesare. 1908-1950*. La mort d'un poète est toujours respectable. Natif de la rude région des Langhe, Pavese se suicide à Turin, la ville où Nietzsche perdit la tête en embrassant un cheval. L'on ne peut alors s'empêcher de citer le philosophe pour illustrer la mort du poète : « L'homme préfère encore avoir la volonté du néant que de ne point vouloir du tout... » (*La généalogie de la morale*)²

À partir de cette citation, la protivophilie a émis l'hypothèse que F. Merdjanov pouvait vouloir évoquer, sans le nommer, un auteur particulier originaire de cette même région des Langhe autre que Cesare Pavese ; ou alors évoquer tout autre chose, mais en suivant des indices pavesiens.

1.1. Langhe.

Langhe : région de collines du Piémont d'Italie (Europe occidentale), entre plaine et montagnes ; connue pour ses vignobles, son prolétariat rural et ses écrivains pessimistes.

Entrer dans le pays de Pavese, c'est entrer dans le souvenir qu'est pour Pavese un pays, la réalité du souvenir qui ne correspond pas au souvenir de la réalité.³

Je vois seulement des collines et pour moi, proches ou lointaines,
elles remplissent ciel et terre de leurs flancs fermement dessinés.
Mais les miennes sont âpres et striées de vignobles
qui poussent avec peine sur un sol calciné. Mon ami les accepte
mais il veut les vêtir de fleurs et fruits sauvages
pour y découvrir, en riant, des filles plus nues que les fruits.
Ce n'est pas nécessaire : un sourire ne manque pas à mes rêves les plus
âpres.

1 "Vie et œuvre de F. Merdjanov" in F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

2 F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

3 Jean-Pierre Ferrini, *Le pays de Pavese*.

Si demain, de bonne heure, nous nous mettons en marche pour rejoindre ces collines, peut-être pourront-nous rencontrer dans les vignes une fille au teint sombre, hâlée par le soleil, et l'ayant abordée, manger de son raisin.⁴

Sur les contreforts boisés des Langhe, dans ses ravines et le longs de ses haies rôdent encore les fantômes des partisans des années 1940.

Tu ne sais les collines
où le sang a coulé.
Nous avons tous fui,
nous avons tous jeté
nos armes et notre honneur. Une femme
nous regardait fuir.
Un seul parmi nous
s'arrêta, poing fermé,
regarda le ciel vide,
pencha la tête et mourut
sous le mur, en silence.
Maintenant, c'est un haillon sanglant
et un nom. Une femme
nous attend sur les collines.⁵

1.2. Langhe et langue.

L'ouvrage *Analectes de rien*, telles qu'il a été transmis, est en langue française. Si l'on s'en tient à une prononciation phonétique de *Langhe*, un francophone peut lire et/ou entendre *langue*. Nous savons par la courte biographie jointe aux *Analectes*, que F. Merdjanov est issu, bien malgré lui, d'une famille originaire de Macédoine ayant possiblement habitée Nice en France. Aux oreilles de Merdjanov, *Langhe* peut donc revêtir un autre son que *langue*. Question essentielle qui a été étudiée longuement par une approche linguistique protivophile en prenant en compte les possibilités suivantes : son macédonien, son niçois, son français, son macédo-niçois, son macédo-français, son niço-macédonien, son niço-français, son macédo-niço-français, son macédo-français-niçois, son niço-macédo-français, son niço-franco-macédonien, son franco-niçois, son franco-macédonien, son franco-niço-macédonien, son franco-macédo-niçois... Puis, ont été prises en compte toutes les autres langues parlées potentiellement à Nice, en France et en Macédoine, ce qui a grandement étendue le champ des possibles car à peu près toutes les langues parlées et/ou mortes du monde à l'exception de toutes les autres (et de celles inconnues ou vraiment disparues) ont pu, à un moment ou à un autre, être entendues par F. Merdjanov dans son enfance et lui formater l'oreille. L'approche linguistique protivophile en a donc conclu qu'il fallait procéder par retranchement et non par addition, et considérer qu'il fallait entendre *langue* dans sa version orale francophone en lisant *Langhe* dans les *Analectes de rien* transmises en langue française.

1.2.1. Langues.

4 Cesare Pavese, "Dépayement" in *Travailler fatigue*.

5 Cesare Pavese, *La mort viendra et elle aura tes yeux*.



En français courant, *langue* est un nom féminin signifiant 1° Organe charnu, musculeux, allongé et mobile. 2° Langage, idiome. 3° Par analogie, chose en forme de langue. La langue est donc autant un outil (pour parler ou lécher), qu'un marqueur permettant à un groupe d'hominines ou à un seul hominine de marquer leur différence par la spécificité de *leur* langue (la langue allemande ou encore la langue de Goethe) ; enfin, la langue peut évoquer différentes figures visuelles (langue de terre ou biscuit langue-de-chat). La langue peut donc être celle d'un pays, ou plutôt celle d'un auteur d'un pays ; donc la langue de *son pays à lui* qui n'est pas forcément à rattacher à un pays au sens administratif ou identitaire mais à un pays *vécu/réel* propre à l'auteur. « Quale il mio paese tal io ? »⁶

Pavese a écrit des choses décisives sur cette question. On les trouve au début du *Métier de vivre*. Il est à Brancaleone, en Calabre, assigné à résidence par les autorités fascistes, entre août 1935 et mars 1936, et regarde des rochers, des rochers rouges lunaires, *rocce rosse lunari*, des rochers qui ne peuvent justifier un poème. Si j'étais dans le Piémont, écrit-il, je saurais les absorber en une image et leur donner une signification. L'expression qu'il utilise est en anglais, *all-pervading* (absorption ou imprégnation). Je saurais les absorber, les imprégner. Il va ensuite batailler sa découverte, n'acceptant pas de limiter son art poétique à un art régional. Toutes mes images, ajoutait-il, posant une série de questions répétitives et insistantes, ne seraient-elles pas que d'ingénieuses variations de cette image fondamentale : tel mon pays tel je suis ? — *quale il mio paese tal io ?* Puis il répond. « Contre la suspicion d'un *Piedmontese Revival* existe la bonne volonté de croire à un possible élargissement (*allargamento*) des valeurs piémontaises. La justification ? Ceci : ma littérature n'est pas dialectale (j'en ai suffisamment payé l'expérience). Elle cherche à se nourrir de tout le meilleur suc national et traditionnel. De plus, elle essaie de tenir les yeux ouverts sur le monde, et particulièrement aux tentatives et aux réussites nord-américaines. » On peut trouver d'autres recoupements, mais Pavese formule dans ce passage l'essence de son art : un piémontais non dialectal mais italien envisagé du point de vue américain. En élargissant le Piémont à l'Italie, il évite l'écueil régional et dialectal et, en élargissant l'Italie au *Middle West* américain, il évite l'écueil national et traditionnel. Ce n'est pas pour rien que le narrateur de *La Lune et les Feux* est un "bâtard", un enfant de l'assistance publique, sans père ni mère, et qu'il revient d'Amérique, une Amérique littéraire, car Pavese n'a jamais traversé une frontière, sinon en la transgressant par l'écriture.⁷

1.2.2. Langue.

Fort de ces investigations, la protivophilie retient donc qu'il faut considérer l'emploi du mot Langhe dans les *Analectes de rien* comme relevant à la fois de la langue dans l'ensemble des sens qui lui sont attribués en français et des Langhe comprises comme étant un territoire spécifiquement

6 « Tel mon pays tel je suis ? » in Cesare Pavese, *Le métier de vivre*.

7 Jean-Pierre Ferrini, *Le pays de Pavese*.

situé dans le Piémont d'Italie. L'hypothèse privilégiant l'évocation d'un autre auteur des Langhe que Cesare Pavese a alors été retenue. Commençant à connaître F. Merdjanov dans les circonvolutions signifiantes de ses écrits, cet auteur mystère doit être contemporain de Pavese (né dans le premier quart du 20^{ème} siècle), apparaître en tant qu'auteur au moment ou disparaît Pavese (aux alentours de 1950), disparaître lui-même à un âge proche de celui de Pavese au moment de son suicide (la quarantaine) et écrire selon une langue immédiatement identifiable (un italien empruntant certainement à un idiome anglo-saxon).

Il est inutile ici de lister l'ensemble des écrivains des Langhe correspondant aux critères évoqués puisqu'il n'y en a qu'un : Beppe Fenoglio. Beppe est né en 1922 dans les basses Langhe, son premier texte publié date de 1952 ; il meurt prématurément en 1963 à l'âge de 41 ans et il écrit dans une langue des plus particulières parsemée de mots anglais.

1.2.3. Beppe Fenoglio.

1.2.3.1. Beppe.

Beppe Fenoglio est né en 1922 à Alba, la capitale des Langhe située dans la "plaine" ; il est donc de cette génération qui naît avec le fascisme.⁸ Le lycée, bien qu'il n'y soit pas particulièrement prédisposé, le voit s'épanouir dans l'apprentissage de la langue anglaise et il y gagne le surnom de "Johnny".

Depuis toujours flottait autour de Johnny une vague, gratuite mais pleased and pleasing réputation d'étourdi, d'esthète dans les nuages de la littérature.⁹

On imagine facilement le jeune Beppe/Johnny un peu distant et peut-être même hautain face aux événements historiques. Fin juin 1940, l'Italie fasciste entre en guerre aux côtés de l'Allemagne nazie alors que la partie est déjà pliée pour la France. Mis en appétit, Mussolini s'engage par la suite dans une catastrophique odyssée balkanique avant d'aller faire écharper ses troupes en URSS. Ces guerres, l'*alpini* Mario Rigoni Stern, d'un an plus âgé que Beppe, en sera l'un des acteurs puis plus tard le chroniqueur.

Les Allemands avançaient sur Paris, et pour nous on battait le rappel dans les cours de nos cantonnements campagnards. Chacun de nous avait à ses pieds un paquetage qui montait jusqu'aux genoux : le casque était attaché sur la couverture roulée, la pèlerine et la toile de tente. Les rations de guerre était à l'intérieur du sac. C'était lourd. Les jeunes filles nous accompagnèrent sur les routes des collines ; elles s'arrêtèrent à un croisement où commençait la départementale asphaltée : certains, peut-être, jugeaient peu convenable que toutes ces jeunes filles nous suivent. Elles nous sourirent tristement, nous firent au revoir de la main pendant un long moment. On ne les vit pas partir. Là, à ce carrefour, pour la plupart d'entre nous commença la fin de tout. C'était au printemps 1940.¹⁰

Je vois mon casque près de moi avec des grenades rouges et noires à l'intérieur, et ma main serre la crosse d'une arme. Je me soulève, m'assois, le dos appuyé à un rocher, et j'essaie de reconstituer les événements et les faits qui m'ont amené ici : j'ai dix-neuf ans depuis quelques jours et je suis sur

8 La "marche sur Rome" de Mussolini s'exécute en octobre 1922.

9 Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

10 Mario Rigoni Stern, "Sur le front ouest" in *En guerre*.

ces montagnes pour faire la guerre aux Grecs. Comme une aventure.¹¹

J'ai encore dans les narines l'odeur de la graisse qui fumait sur le fusil-mitrailleur brûlant. J'ai encore dans les oreilles et jusque dans le cerveau le crissement de la neige sous les brodequins ; les étternuements et les quintes de toux des sentinelles russes ; le froissement des herbes sèches battues par le vent sur les rives du Don. J'ai encore devant les yeux ce que je voyais au-dessus de ma tête : la nuit, le carré étoilé de Cassiopée, le jour, les poutres au plafond du bunker. Dès que j'y pense, j'éprouve la même terreur qu'en cette matinée de janvier où la Katiucha, pour la première fois, se mit à nous cracher dessus de ses soixante-deux canons.¹²

Je n'étais rien qu'un homme qui, parmi des millions d'autres hommes, combattait très loin de chez lui dans la guerre la plus horrible que les étoiles aient vue depuis qu'elles existent.¹³

Beppe reste lui en dehors de ces champs de massacre lointains, la guerre semblant rouler sur lui sans vraiment l'atteindre ; bien sûr, comme tout italien, il se tape le scoutisme des *Balilla*¹⁴, puis, comme étudiant sursitaire, la période militaire préparatoire pour devenir élève-gradé. Entre-temps la guerre, elle, s'est rapprochée : les anglo-américains ont débarqué et dans le ciel les forteresses volantes font goûter aux civils les joies des dommages collatéraux. Le 8 septembre 1943, l'histoire fasciste a comme un hiatus : le grand gourou au menton en galoche est destitué la queue basse ; l'armée et le roi annoncent un armistice. Les Allemands, qui ne sont pas des perdreaux de l'année, envahissent la péninsule, capturent par wagons entiers les soldats italiens et libèrent le *duce* dont les derniers fidèles créent à Salò une République éponyme retranchée dans le Nord ; la guerre civile s'invite dans la guerre mondiale. Dans les campagnes et les montagnes, de petits groupes de partisans se forment ; les uns se nomment garibaldiens ou "rouges", d'autres badogliens ou "bleus", d'autres encore choisissent d'autres couleurs, mais tous affrontent les Allemands et les fascistes qui eux sont les "noirs".

C'est donc plutôt l'histoire qui rattrape Beppe/Johnny qui finit par prendre lui aussi *Le sentier des nids d'araignée*¹⁵ qui mène aux maquis, son lieu de vie devenant son lieu de combat.

Il partit vers les hautes collines, vers sa terre ancestrale qui l'aiderait de son aventureuse immobilité, dans le tourbillon du vent noir, éprouvant combien grand est un homme quand il est à sa dimension normale. Et au moment où il partit, il se sentit fondé — nor death itself would have been divestiture — au nom du peuple authentique d'Italie, à s'opposer par tous les moyens au fascisme, à juger et exécuter, à décider militairement et civilement. Une telle somme de pouvoirs était enivrante mais infiniment plus enivrante encore était la conscience de l'usage légitime qu'il en ferait. Et même physiquement, il n'avait jamais été tellement homme, il ployait herculéen le vent et la terre.¹⁶

Il coupe au plus court et rejoint ceux qu'ils trouvent en premier et qui s'avèrent être rouges ; quinze types.

11 Mario Rigoni Stern, "Neige et boue" in *En guerre*.

12 Mario Rigoni Stern, *Le sergent dans la neige*.

13 Mario Rigoni Stern, *La dernière partie de carte*.

14 La *Hitlerjugend* dans sa version latine.

15 Titre d'un ouvrage d'Italo Calvino consacré aux partisans.

16 Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

Regarde-les, ils sont quinze. et c'est la crème de notre brigade. Et bien, un seul est communiste : le trapu avec les taches de rousseur et les lunettes. Et je suis le moins communiste des quatorze non-communistes. Pourtant je suis prêt à démolir le premier qui fera mine de rire de mon étoile rouge.¹⁷

Plus tard, il ralliera les bleus pour affirmer son autonomie et par rejet de l'endoctrinement politique qui se met en place chez les rouges ; aussi parce que les bleus reçoivent des parachutages alliés remplis de délicieuses cigarettes blondes anglaises et que chez les rouges on peut se retrouver avec une balle dans la tronche pour un motif qui vous échappe. Dans *L'embuscade*, Beppe fait parler du sujet à un partisan nommé Maté qui vient de devenir bleu après avoir été rouge.

Smith demanda si on pouvait savoir ce que c'était exactement que le communisme. — Ça, fit Maté, pour sûr je devrais le savoir, parce que Némega ne parlait jamais d'autre chose. Il avait réquisitionné l'école et tous les matins il nous faisait un cours de communisme. Il fallait que tout le monde y aille, sauf ceux qui étaient de garde ou de corvée. Moi j'y suis allé deux matins et je me suis emmerdé à mourir. En plus j'étais démoralisé, et ça se comprend. J'étais parti pour faire la guerre et je me retrouvais comme un écolier à me fourrer les doigts dans le nez. Le troisième jour je n'y suis pas allé. Et Némega m'a envoyé chercher par Alonso, un de ceux qui avaient fait la guerre d'Espagne et qui se disait delego militar. [...] Mais qu'il ait fait l'Espagne on s'en foutait, l'important c'est que c'était un type qui tuait. Moi je l'avais vu faire, mais même si je ne l'avais pas vu faire j'aurais compris que c'était un type qui voulait et savait tuer. On le comprenait à ses yeux, à ses mains, à sa bouche. [...] Alonso m'emmène donc chez Némega, qui m'attendait debout derrière sa chaise. Il me dit : « Pourquoi n'es-tu pas venu au cours ce matin ? » Moi... Mon antipathie pour Némega a été plus forte que ma peur d'Alonso. Je lui ai dit en plein nez que le cours ne m'intéressait pas et que je m'en foutais pas mal. « Que tu t'en foutes ou non tu devais y venir ce matin et tu y viendras tous les matins où je te le demanderai. » — De toute façon ce sont des choses pour après, je réponds. « Il n'y aura pas d'après si on n'apprends pas d'abord ces choses-là. » Moi je n'ai plus rien dit, je me suis tapé le cours, mais pendant toute l'heure j'ai pensé à désertier, à passer chez les badogliens qui étaient justement en train de s'implanter dans le coin.¹⁸

L'hiver 1944/45, le dernier de la guerre, sera particulièrement dur pour les partisans retranchés dans les zones hostiles des montagnes, souffrant du froid et de la faim, harcelés par un ennemi tenace qui n'a plus grand chose à perdre.

Tandis que nos pieds s'enfonçaient dans la neige, nos doigts nus gelaient au contact de l'arme. Nous aurions voulu tirer quelques rafales pour réchauffer l'acier qui nous blessait le poing, mais les Allemands nous harcelaient et nous croyions entendre leur halètement sur nos talons.¹⁹

Toute cette geste composera le cœur de l'œuvre de Beppe, qui après guerre devient employé d'une coopérative de vin. De son vivant paraissent trois livres aboutis : *Les 23 jours de la ville d'Albe* en 1952, *Le Mauvais sort* en 1954 et *Le printemps du guerrier* en 1959 ; tous les autres sont posthumes et basés sur des brouillons plus ou moins avancés et composés parfois de versions multiples. Tous

17 Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

18 Beppe Fenoglio, *L'embuscade*.

19 Giorgio Caproni, *Le gel du matin*.

les faits racontés se déroulent dans un territoire circonscrit par les villes et villages d'Alba, Neive et Canelli au nord, San Bartolomeo et Dogliani à l'ouest, Ceva et Montezemolo au sud, Monesiglio et Castino à l'est ; ce qui correspond exactement à la région naturelle des Langhe.

1.2.3.2. La langue des Langhe de Beppe.

L'écriture de Beppe Fenoglio est des plus curieuses. Sa langue maternelle est le dialecte des Langhe mais Beppe ne l'emploie pas dans ses textes ; la langue de sa jeunesse c'est celle de l'école qui est l'italien mais cette langue est alors celle de la société fasciste. Beppe se choisit donc une langue à lui, l'anglais, qu'il se compose à partir de ses lectures. La langue écrite de Fenoglio est donc un mélange composite d'italien (émaillé de fautes d'orthographe sérielles non péjoratives, parfois volontaires, de la pratique dialectale) et d'anglais revisité qui lui vaudra parfois la dénomination de *fenglais* : un idiolecte polyglotte hors norme. Certains textes sont même entièrement rédigés en anglais avant d'être traduits en italien tout en laissant le texte émaillé de mots ou de phrases en anglais.

F. Merdjanov semble s'intéresser de manière récurrente à cette question de "langue(s)" et au philosophe Carlo Michelstaedter qui en a fait le thème de sa thèse *La persuasion et la rhétorique*. La langue italienne, accaparée par le pouvoir fasciste, n'apparaît ni comme suffisante ni comme satisfaisante à Fenoglio qui la voit comme une *rhétorique* c'est-à-dire comme un instrument du pouvoir.

Là où il y a parole se construit un langage de la pensée et donc un langage dit philosophique sans pour autant qu'une philosophie du langage mette un bémol aux visées rapidement impérialistes, hégémoniques de ce prétendu langage philosophique. Distinguer la langue et le langage s'avère nécessaire : la langue est spécificité et partage, le langage est universalité et communication ; l'une se contente d'une fonction pratique, l'autre incarne une fonction toute théorique qui déploie les ailes de la séduction des mots et des idées. Lorsque j'utilise la langue, c'est pour traduire des faits, pour agir, pour donner un sens effectif ; le langage lui est tout autre, c'est le territoire des faits-bridés, des sens cachés et de la polysémie. Alors que la langue ouvre, le langage est une impasse. Ce n'est donc pas la langue que Carlo Michelstaedter combat, mais le langage qui en est l'instrumentalisation interprétative toxique ; et son arme dans ce combat est la langue même. Ce qu'il met dans sa ligne de mire est cette rhétorique sociale qui fonde l'organisation des rapports sociaux et donc la hiérarchie, l'assujettissement et l'exploitation des uns par les autres, autant dans la vie (par le travail, la famille ou la patrie) que dans la mort (par la religion). La thèse de Carlo décompose la difficulté de vivre : penser, dire, écrire, mourir ; comme un "métier de vivre" ou plutôt un "métier pour vivre". L'écriture, comme tâche qu'il s'impose, porte alors le paradoxe à son paroxysme de contradiction : Comment faire plus loin et au-delà ? La partition qu'il propose possède une double représentation, l'une horizontale est la persuasion, et l'autre, verticale, est la rhétorique. Combat non pas seulement contre les illusions du langage, mais pour être. Deux façons de vivre se détachent de ce combat : "être" (c'est-à-dire l'existence persuadée), ou "jouer un rôle" (faire de la rhétorique). La persuasion est action ou n'est pas, son verbe électif est le verbe "faire" et son allégorie est la volonté malgré-tout ; la rhétorique est illusion, son verbe électif est le verbe "parler" et son allégorie est la soumission malgré-nous. Un choix. Tout se résume à une question de choix

et donc à un certain niveau de conscience.²⁰

2. Partisan.



2.1. Partisan(s).

Un matin, je me suis réveillée
Ô mon beau au revoir
Au revoir, au revoir
Un matin, je me suis réveillée
Et l'envahisseur était là.
Ô ! partisan emportes-moi
Ô mon beau au revoir
Au revoir, au revoir
Ô ! Partisan emportes-moi
Je me sens prête à mourir.²¹

Si tous les partisans combattent à peu près le même ennemi, tous ne le font pas pour les mêmes raisons. Pour Johnny ces raisons restent accessoires, car c'est plus une ambiance qu'il recherche qu'une cause.

Quand à l'étiquette politique, les chefs badogliens étaient vaguement libéraux et résolument conservateurs, mais leur profession de foi, il faut l'avouer, était inexistante, elle frôlait dangereusement les limbes agnostiques et se réduisait chez certains à un pur et simple esprit de bataille. [...] Johnny n'était bien sûr pas un oiseau de la même race mais il trouva au moins dans ce nouveau milieu un langage superficiel commun, une commune affinité de rapports et de sous-entendus, la possibilité de cohabiter non seulement dans la bataille mais plus encore et principalement pendant les longues et bien plus contraignantes périodes d'attente et de repos.²²

Les noms de guerre participent de cette *personnalisation* de l'engagement : chacun y projetant son Moi, son identité réelle jetée à la face de son identité factice, administrative. Le nom de guerre devient comme un drapeau qui flotte au vent d'une vie nouvelle choisie ; la cause ne devenant que le prétexte et la guerre servant d'opportunité. La forme irrégulière du combat partisan, de la guérilla, offre un nouveau quotidien où la liberté se conjugue à l'informalité du mode de vie. On ose et on

²⁰ *Deus Sum*, attribué à F. Merdjanov.

²¹ Anonyme, *Bello ciao*.

²² Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

s'impose comme individu.

Il y a beaucoup de noms anglais chez nos partisans. Dans ma brigade j'en ai vu un qui s'était choisi un nom si difficile à prononcer que lui-même n'arrivait pas à nous l'apprendre. Les autres, qui en avaient marre de devoir toujours l'appeler toi ou chose, ont réuni un conseil d'escouade et l'ont baptisé Stefano. Lui n'était pas d'accord et a proposé qu'on l'appelle au moins Fredrich, les autres ont tenu bon pour Stefano. Alors lui s'est mis en rapport avec le Peloton du P.C. Lequel a refusé, d'un commun accord, parce que Fredrich sonnait allemand. Il nous a tous planté là et il est passé à la Garibaldi.²³

Ce fut la parade la plus sauvage de toute l'histoire moderne : rien que pour ce qui est des uniformes, il y en avait pour cent carnivals. Celui qui fit une impression sans pareille, ce fut ce simple partisan qui apparut en grande tenue de colonel d'artillerie, avec les brandebourgs noirs et les rayures jaunes, et, autour de la taille, le ceinturon rouge et noir des sapeurs-pompiers, avec son gros crochet. Les *badogliani* défilèrent avec leur foulard bleu sur les épaules, et les *garibaldini* avec leur foulard rouge, et tous, ou presque, portaient leur nom de guerre brodé sur leur foulard. Les gens les lisaient comme on lit leur numéro sur le dos des coureurs cyclistes ; ils lurent des noms romantiques et terribles, qui allaient de Roland à Dynamite. Les femmes défilèrent aussi, en habits d'homme, et c'est alors que, parmi les gens, on commença à murmurer : « Aïe, pauvre Italie ! », parce que ces filles avaient de tels visages, et une allure telle que les hommes de la ville se mirent tous à cligner de l'œil. Les commandants, qui sur ce point ne se faisaient pas d'illusions, avaient, à la veille de la descente, donné ordre exprès que les femmes restent sur les collines ; mais celles-ci les avaient envoyés se faire foutre et elles s'étaient précipitées en ville.²⁴

Johnny est donc le double littéraire du partisan Beppe, il est comme une interface qui navigue d'une colline à l'autre, d'une unité à l'autre, flottant sur la guerre à la manière d'un acteur-observateur parfois cynique mais jamais cruel. S'il compatit aux malheurs dûs à la guerre, il ne sombre pas dans l'empathie pathologique : c'est la guerre, et à la guerre on tue et l'on est tué. Chez Beppe il n'y a pas vraiment de bourreaux mais il y a des victimes ; il n'y a pas non plus de bien et de mal clairement définis même s'il combat les fascistes. Les fascistes sont ce qu'ils sont et c'est juste parce qu'ils sont là, à être fascistes, que Beppe les combat ; à aucun moment il ne cache son combat derrière le masque de la politique ou de l'idéalisme. Mais Johnny/Beppe n'est pas seul, il trouve parfois des frères d'attitude.

Johnny trouva le courage nécessaire pour lui poser la question la plus intime. — Tu es communiste, Tito ? — Moi non, — grommela-t-il. — Je suis rien et je suis tout. Je suis seulement contre les fascistes. Je suis avec la *Stella Rossa* parce que la formation sur laquelle je suis tombé était rouge ; ils ont eu le mérite de l'organiser et de me la présenter à moi qui la cherchais comme jamais jusqu'à présent je n'ai cherché quelque chose aussi intensément. Mais quand tout sera terminé, si je vis encore, qu'ils viennent un peu me dire que je suis communiste.

C'était vrai, se dit Johnny, sentant qu'en lui perdait edge la constatation profondément amère et fondamentale à ce moment-là, qu'il

23 Beppe Fenoglio, *La louve et le partisan*.

24 Beppe Fenoglio, *Les 23 jours de la ville d'Albe*.

avait exprimé en anglais : « I'm in the wrong sector of the right side. »²⁵

Pas de romantisme, Beppe n'élude rien, ni les morts cons par accidents, ni la crasse et la boue, ni l'ennui, ni l'inculture de ses camarades prolos, ni les exécutions pas toujours claires, ni les réquisitions opportunistes et les représailles aveugles. La guerre c'est dégueulasse, mais ce n'est pas cette guerre collective que fait Johnny, c'est une autre guerre ; une guerre *individuelle*, la sienne.

Tout au long du jour, Johnny souffrait intensément de la vie en commun et le soir la solitude lui paraissait empoisonné.²⁶

Johnny est là parce qu'il se doit à *lui-même* d'y être.

2.2. Chapeau melon et bottes de cuir.

De tous les portraits hauts en couleur que brosse Fenoglio, il en est un qui émerge : celui de Nord. Nord commande l'auto-nommée 2^{ème} division de partisans des basses Langhe, de couleur bleu, que rejoint Beppe/Johnny ; la 1^{ère}, dirigée par un certain Lempus, reste, comme son chef, à l'état de mythe invisible. Nord est un piètre stratège et son unité, au contraire de celle de Lempus, se trouve dans un secteur meridique et mal approvisionné par les parachutages alliés (Lempus récupère tout, matériel et instructeurs, et distille au compte goutte le rab) ; mais Nord a une aura qui compense tout cela et qui irradie sur la réputation de ses troupes. Johnny en tombe comme amoureux.

Nord avait alors tout juste trente ans, c'est-à-dire l'âge où pour un garçon encore adolescent comme Johnny, la maturité de la trentaine apparaît éclatante et lointaine mais superbement concrète comme un pic alpestre. L'homme était beau comme jamais mesure de beauté n'avait doté la virilité, mâle comme jamais la beauté n'avait toléré d'être mâle. Son profil aquilin avait juste assez de douceur pour ne point paraître aquilin ; c'était ce profil qui, surgissant later on sur un fond obscur, devant une triade de prisonniers fascistes, les fit tous trois s'écrouler aux pieds de Nord dans un paroxysme d'effroi et d'admiration. Les divines proportions de son corps se manifestaient jusque sous son splendide uniforme, dans la perfection de sa charpente que chair et muscles habillaient avec justesse. Ses yeux étaient bleus (incroyable parachèvement d'un modèle canonique), pénétrants mais légers, attestant que jamais Nord n'abusait de son physique impérieux ; sa bouche s'ouvrait sur le plus désarmé, le moins hermétique des sourires et des rires ; il parlait d'une voix agréable, résolument mâle, jamais forcée, et, chaussé de baskets, il évoluait avec une sobre élasticité.²⁷

La fripe et le style sont des centres d'intérêt inépuisables pour Johnny qui ne se lasse jamais de détailler les oripeaux dont se vêtissent ses compagnons.

Les bleus étaient plus élégants et plus flexueux, merveilleusement doués pour le beau geste et les longues poses méditatives. La toughness était le principal trait physique des communistes, leur silhouette suggérait plutôt la campagne longue et grise, l'effort planifié et prolongé, ils donnaient surtout l'étonnante impression d'être capable d'aller plus loin là où tout était déjà terminé depuis longtemps pour les bleus. Certains commandants rouges affectaient, remarqua Johnny, une élégance et un négligé typiquement bleus

25 Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

26 Beppe Fenoglio, *Le printemps du guerrier*.

27 Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

et d'autant plus voyants que rudimentaires. Les rouges avaient presque tous un faible pour la peau et le cuir, ils regorgeaient de cuir de tous genres, styles et formes. La plupart portaient des foulards rouges, très longs, qui tombaient sur leurs vastes échines comme des manches à air flapis, certains allaient même jusqu'à porter des chemises de soie rouge, d'un rouge coquelicot à vous couper le souffle et la vue.²⁸

Mais Nord possède toujours sur tous une longueur d'avance ; comme lorsqu'il se prépare à investir Albe et qu'il se fait confectionner une tenue à la hauteur de l'événement. Il suffit de fermer les yeux pour imaginer.

C'est une combinaison de caoutchouc noir avec un dense réseau de fermetures éclairs argentées.²⁹

Un style dandy, baudelairien, retenu également par F. Merdjanov dans les *Analectes de rien*.

Le dandy n'est-il pas une préfiguration du surhomme ? Ou est-ce le décadent qui transparaît derrière l'exubérance première ? Baudelaire aimait se maquiller, se démarquer du commun et marquer par une posture ce nihilisme qui annonçait le devenir du monde moderne. Dans les Fragments posthumes de Nietzsche on trouve cette phrase de lui recopiée : « Ce qu'il y a de vil dans une fonction quelconque. Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer ? » Un peu plus loin, Nietzsche traduit d'ailleurs dandy par « der höhere Mensch », « l'homme supérieur ». Ach so !³⁰



2. 3. Histoires de partisans.

2.3.1. Post- et néo-.

Nous trouvons au sein des *Analectes de rien*, deux citations qui manifestent de la part de F. Merdjanov un intérêt sur les approches hétérodoxes marxistes et leurs considérations quant aux actions partisanses aka "lutte armée".

Qu'apprend-on aujourd'hui des communistes sur les voies concrètes et les méthodes du mouvement révolutionnaire ? Sur les objectifs pratiques d'une organisation révolutionnaire ? Au mieux, rien !³¹

28 Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

29 Beppe Fenoglio, *La guerre sur les collines*.

30 F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

31 RAF, *Sur la lutte armée en Europe occidentale*, cité dans F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

Le marxisme, ou ça débouche sur la pratique, ou ça ne sert à rien.³²

Le marxisme ne se limite donc pas aux versions édulcorées des différents partis nationaux et la geste partisane en Italie ne se limite pas à la période 8 septembre 1943 - 25 avril 1945.

L'Italie était sortie de la guerre et du fascisme grâce à la Résistance des partisans. Une partie des combattants aurait voulu poursuivre la lutte armée, et passer de la "libération" à la révolution, mais cette composante avait été "neutralisée" par le PCI. Celui-ci avait en effet opté pour un "pacte constitutionnel" avec les industriels, afin de garantir la reprise économique et productive dans le cadre du système des partis et dans le respect des sphères d'influence des deux superpuissances américaine et soviétique. Cette composante politique de la "Résistance trahie", qui a donné naissance au groupe armé *Volante rossa*³³ dans l'immédiat après-guerre, nous la retrouverons souvent dans l'histoire de la République, au cours des trente années suivantes.³⁴

À la fin des années 1960, la société de consommation et ses subsides complices distribués par les organisations communistes ne suffisent plus à canaliser les désirs d'émancipation individuelle d'un nombre toujours plus grand de péninsulaires. Comme toujours, quelques individus s'affranchissent de la masse et s'occupent de trouver par eux-mêmes une porte de salut.

Marco Pisetta était un guide alpin qui sympathisait avec les milieux marxistes-léninistes de Trente. Un jour, en 68, j'ai eu envie de faire "quelque chose de concret" contre la guerre du Viêt-nam et j'ai pensé que ce ne serait peut-être pas mal de faire sauter une petite garnison américaine, située à 2000 mètres d'altitude, sur le sommet de la Paganella. J'ai demandé à Pisetta de m'accompagner et il a tout de suite accepté. L'action s'est avérée impossible, mais je me souviens du jour de notre escalade comme d'une très belle expérience de montagne. Un an plus tard, en avril 69, il a fait exploser des engins, pour son propre compte, au siège de l'INPS, dans un supermarché et près d'une caserne de carabinieri. Quand il a commencé à être recherché, nous avons décidé de le soutenir et dans notre petit journal nous l'avons présenté comme le premier "révolutionnaire" italien recherché par la police. J'ai tout fait pour l'aider et organiser sa fuite. À Milan je lui ai trouvé une petite chambre, mais au bout d'un mois il m'a dit qu'il "se sentait un peu seul". Alors je l'ai introduit dans le groupe d'amis du Lorenteggio : là il y avait la "Bersagliera", il y avait "Bomba", un corpulent ex-partisan reconverti en excellent cuisinier, il y avait un tas de gens qui tissaient leur pittoresque aventure existentielle autour de piazza Tirana. Dans cette ambiance Marco se trouva à son aise et réussit à faire quelques petits travaux.³⁵

L'État semble un moment perdre les pédales (mais tout pousse à penser, qu'au contraire, il maîtrisait

32 Carlos Marighella cité dans F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

33 La *Volante rossa martiri partigiani* était un groupe composé d'anciens partisans, dont des membres du PCI qui, entre 1945 et 1949 à Milan et dans sa région, pratiquaient la justice populaire (enlèvements, passages à tabac, exécutions). Ils ne signent pas leurs actions sauf lors de l'enlèvement de l'industriel Tofanello, abandonné à poil sur la place Duomo avec une pancarte sur laquelle était écrit : « Ce fut une belle leçon. [signé] Un groupe de braves gars. »

34 Nanni Belestini et Primo Moroni, *La horde d'or*.

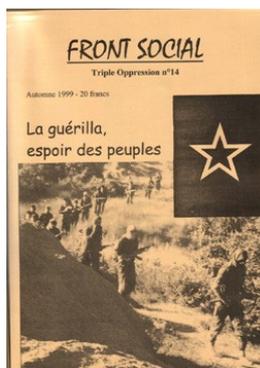
35 Renato Curcio, *À visage découvert*.

bien l'affaire) et d'aucuns y voit une évolution à la grecque.³⁶ Le coup d'État crypto-fascisto-carnavalesque raté du prince Borghese du 7 décembre 1970 et l'attentat pas du tout carnavalesque du 12 décembre 1969 à Milan (d'autres suivront, exécutés par l'appareil d'État et des relais fascistes instrumentalisés) précipitent les choses et lancent le coup d'envoi d'une désormais nommée "stratégie de la tension".

Les Gruppi d'azione partigiana (GAP) font une entrée fracassante sur la scène politique le 16 avril 1970, soit quatre mois seulement après le "massacre d'État". Le pays est encore secoué par les polémiques, et les formations fascistes toujours plus arrogantes sont systématiquement "couvertes" par la police. Il est 20h33 lorsque, pendant la diffusion du journal du soir, une voix se fait entendre sur le canal audio de la télévision. À Gênes, où survient l'interférence, le retenstissement est énorme. D'autres "émissions du peuple" seront diffusées par la suite dans d'autres régions, notamment à Trente et à Milan. [...] En dehors de ces piratages, l'activité des GAP consiste essentiellement en une série d'attaques contre les centres du pouvoir bourgeois (consulat des USA, siège du PSU, usines, dépôts Ignis, raffinerie Garone, etc.) À la lecture de leurs communiqués, on comprend que leur position est fondamentalement défensive et qu'elle reproduit les modèles de la lutte des partisans pendant la Résistance. Leur optique relève moins de la guérilla urbaine que d'une guérilla de type cubain en zone de montagne, où il est possible de mieux se défendre pendant de longues périodes.³⁷

La geste nostalgique, romantique et généreuse des GAP disparaît avec la mort de leur créateur, l'éditeur Giangiacomo "Osvaldo" Feltrinelli, retrouvé mort le 12 mars 1972 alors qu'il plastiquait avec trop d'amour une ligne électrique. Pour toute une génération, s'ouvrent alors "les années de plomb" sous la bannière des Brigate rosse, des Nuclei armati proletari, de Prima linea, de Azione rivoluzionaria et de la myriade d'autres groupes, marxistes ou non, adeptes de *La gioia armata*.³⁸ Pour la génération suivante, l'échec est déjà consommé.

Ça n'a tenu qu'à un fil. Que nous n'ayons pas basculé sur le versant abrupt du combat ni ouvert les écluses de la violence qui montait de toutes parts tient sans doute au fait que certains ont vu qu'entre le problème et sa solution il n'y avait rien d'autre que des cadavres, et qu'ils ont dit, On ne va pas vers ce rien-là, on ne va pas mourir, pas encore, pas comme ça. Pourtant tout était prêt.³⁹



36 Le 21 avril 1967, l'armée grecque, appuyée par la CIA américaine, renverse le gouvernement et prend le pouvoir.

37 Nanni Belestini et Primo Moroni, *La horde d'or*.

38 *La joie armée* est un texte de 1977 de Alfredo Bonanno.

39 Matthieu Riboulet, *Entre les deux il n'y a rien* cité dans F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

2. 3. 2. Allers et retours anté-, post- et sempre-.

Dans les faits, les premiers partisans d'Italie n'attendent pas le fascisme pour entrer en lice, comme autant d'éclats autobiographiques d'hominines contre ; ainsi de Renzo Novatore.

Abele Rizieri Ferrari est né en 1890 dans un village d'Italie ; très jeune il quitte l'école et se forme lui-même en ayant la chance de lire Stirner, Nietzsche, Ibsen, Palante, Baudelaire ou encore Schopenhauer (mais comment y a-t-il eu accès ?). Forcément le résultat de ces lectures donne un être peu formaté et plutôt rétif dont on suit le sillage à travers incendies d'églises, vols divers, expropriations en tous genres, vandalismes réguliers, désertion, appels et participations à des insurrections...etc ; la liste est longue et non exhaustive. En 1922, la cavale prend fin ; honorablement, à coups de flingues. C'est donc sous son nom de plume et de plomb que l'on connaît désormais Renzo qui nous a laissé des textes et poèmes au lyrisme apocalyptique festif rappelant un certain Ernest Cœurderoy ; à leur lecture on se prend à inverser la traditionnelle étiquette d'anarchiste-individualiste en individualiste-anarchiste. Un compagnon dira, en guise d'épithète, qu'il fut « un athée de solitude qui voulait charmer l'impossible et qui embrassa la vie comme un amant ardent. Il fut un conquistador élevé d'immortalité et de puissance, qui voulait tout pousser jusqu'à sa splendeur maximale de beauté. » L'un des deux poèmes de Renzo qui nous soient parvenus porte le doux titre suivant : *Vers le rien créateur...*⁴⁰

Une fois le fascisme installé, des actions individuelles, ou plus collectives, d'anarchistes assureront une continuité de résistance jusqu'à la date officielle du 8 septembre 1943 d'entrée en résistance. Certains paieront après guerre pour de tels faits et croupiront en prisons jusqu'aux années... 1970. L'État a lui aussi assuré sa continuité de répression.

J'ai été arrêté par les policiers de la République bourgeoise née de la Résistance au cours d'un guet-apens, en mai 1945 à La Spezia, où j'étais en train de débusquer des fascistes que personne n'avait envie de dénicher. J'étais seul dans l'embuscade qui me fut tendue, mais des compagnons comme Giovanni Zava, qui avaient fait la résistance à Serravezza et dans la région de Pistoia, furent faits prisonniers presque en même temps pour les mêmes raisons. On nous accusait d'avoir participé à la fusillade de 1942, au cours de laquelle un policier avait été tué. [...] Je ne pensais tout de même pas vieillir en prison. J'étais un partisan, et nous venions à peine de gagner.⁴¹

Belgrado Peldrini, l'auteur de ces lignes, sortira de prison en 1968...

3. To be or not to be.

Beppe/Johnny est un combattant, pas un militaire ; c'est un volontaire qui agit essentiellement par attitude individualiste plus que par adhésion. Il est avant tout *contre* le fascisme avant d'être antifasciste et prône, pour lui-même, l'action plutôt qu'une prise de position politique. Combattre *par soi* et *pour soi* mais pour *rien* : au sens propre comme au figuré ; le volontaire n'est ni le mercenaire d'une idéologie, ni celui d'un compte bancaire.

Suffit-il de se proclamer individualiste ?

40 *Conversation à la mode de Han Ryner*, attribué à F. Merdjanov.

41 Belgrado Peldrini, *Nous fûmes les rebelles, nous fûmes les brigands*.

Non. Une religion peut se contenter de l'adhésion verbale et de quelques gestes d'adoration. Une philosophie pratique qui n'est point pratiquée n'est rien.⁴²

Le caractère autobiographique de l'œuvre de Beppe Fenoglio, l'histoire vécue comme un prétexte, une position a-idéologique comme affirmation de la liberté, une forme d'antimanichéisme et la limitation de la nécessité/suffisance du combat à l'essentiel : *sa* liberté ; tout cela interroge sur F. Merdjanov. Et c'est peut-être comme un pied-de-nez que l'on peut choisir pour illustrer cela une citation du fasciste d'attitude Drieu la Rochelle qui figure dans les *Analectes de rien*.

L'homme est une partie du monde, et chaque partie du monde peut, à un moment de paroxysme, à un moment d'éternité, réaliser en elle tout le possible. La victoire. La victoire des hommes. Contre quoi ? Contre rien ; au-delà de tout. Contre la nature ? Il ne s'agit pas de vaincre la nature, ni même de la surmonter, mais de la pousser à son maximum, puisque la puissance est en nous. Il ne s'agit pas de vaincre la peur par le courage – mais de fondre la peur dans le courage et le courage dans la peur, et de s'élancer à l'extrême pointe de l'élancement. Qu'y a-t-il d'autre que cet élan ? Cet élan avait-il un autre contenu que lui-même ? Pourquoi nous battions-nous ? Pour nous battre.⁴³

Les actions humaines semblent se résumer à cette limite qui borne leur horizon : l'adoption d'une attitude, d'un comportement ; la sincérité de ce comportement indexant la sincérité d'être de celui ou de celle qui l'adopte. Parfois jusqu'à la mort.

La rafale ne fit pas plus de bruit que le battement d'aile d'un oiseau, mais Johnny s'abattit, la cuisse et le foie transpercés.⁴⁴

3. 1. Être F. Merdjanov.

L'identité administrative de F. Merdjanov reste inconnue mais son identité suggestive s'est un peu dévoilée. À partir de l'étude protivophile de l'indice *Langhe* laissé en évidence par F. Merdjanov dans les *Analectes de rien*, nous pouvons affirmer que F. Merdjanov aime tirer la langue, se déguiser en partisan avec peut-être des accessoires de style bondage et participer à des bals masqués.

42 Han Ryner cité dans F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

43 Pierre Drieu la Rochelle, *La comédie de Charleroi* in F. Merdjanov, *Analectes de rien*.

44 Beppe Fenoglio, *Le printemps du guerrier*.

